Quartiers aux rues sans nom

978.2.8236.0024.7

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DOMINIQUE SCARFONE

Quartiers aux rues sans nom

penser / rêver
ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Extrait de la publication

ISBN 978.2.8236.0024.7

© Éditions de l'Olivier, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Quartiers aux rues sans nom

Nos analyses de la pensée font comme si, avant d'avoir trouvé ses mots, elle était déjà une sorte de texte idéal que nos phrases chercheraient à traduire. Mais l'auteur lui-même n'a aucun texte qu'il puisse confronter avec son écrit, aucun langage avant le langage.

Maurice Merleau-Ponty[1]

La contribution centrale de Freud à la connaissance de l'âme humaine n'est pas la découverte de l'inconscient, c'est l'invention d'une méthode pour accéder à des formations psychiques qui en dérivent. Contrairement à ce que peut suggérer l'expression « associations libres », la psychanalyse procède de manière fort méthodique. Les libres associations du patient ne célèbrent pas une quelconque indépendance à l'égard des lois du fonctionnement psychique, elles font faire *in vivo* l'expérience des contraintes qui pèsent sur la vie de l'âme. La consigne de dire tout ce qui vient à l'esprit incite donc à une démarche paradoxale : « Essayez de penser librement, semble dire l'analyste à son patient,

1. M. Merleau-Ponty, *Signes*, Gallimard, 1960.

vous verrez bientôt qu'il est impossible de tout dire et que vous ne pensez pas à n'importe quoi.» Les deux partenaires de l'analyse s'intéresseront justement aux obstacles, aux embûches, bref, à tout ce qui oppose une résistance au projet utopique de la méthode. Les résistances seront les guides les plus sûrs vers les contrées inconscientes.

Procédant avec méthode, la psychanalyse découvrira sur son chemin des configurations psychiques, dont il sera même possible de dresser un certain inventaire. Les structures sous-jacentes aux tableaux cliniques manifestes constituent ce qu'on peut, à bon droit, appeler une psychopathologie psychanalytique, dont l'avantage est de savoir distinguer, sous des dehors en apparence semblables, des réalités psychiques distinctes. On ne sait pas assez que, dans les années où Freud élaborait le procédé de l'investigation psychanalytique, il opérait aussi des distinctions nosologiques qui se sont révélées durables – même si les classifications prétendument «a-théoriques» d'aujourd'hui (type DSM-IV[1]) les confondent à nouveau. C'est ainsi que Freud a pu distinguer une «névrose d'angoisse» – à ranger dans la catégorie des «névroses actuelles», c'est-à-dire sans soubassement fantasmatique – d'une «hystérie d'angoisse», laquelle appartient à la classe des «psychonévroses de défense» et s'organise sur la base d'un scénario fantasmatique. Sous une présentation symptomatique

1. Le manuel diagnostique américain, qui a conquis la planète psychiatrique, ne se fie qu'à une approche statistique, et finit par réaliser le tour de force de cataloguer les formes de la souffrance psychique humaine sans aucune référence à ce qui pourrait psychologiquement les sous-tendre, c'est-à-dire sans y reconnaître le moindre sens.

Extrait de la publication

apparemment similaire – l'agoraphobie, par exemple –, on découvre ainsi des dynamiques psychiques très différentes, qui demandent une approche distincte. On pourrait en conclure que la méthode freudienne permet une contribution des plus positives à la psychopathologie – même si c'est d'une manière qui n'a rien à voir avec celle du DSM IV, bientôt V.

Mais la contribution de la psychanalyse, positive du point de vue du savoir clinique, prêterait à malentendu si l'on ne tenait pas compte des autres aspects de l'expérience analytique, et particulièrement du facteur, central, qu'est le transfert. Le transfert peut lui-même être décrit positivement, comme il le fut par Freud quand il a été amené à le concevoir comme une « fausse connexion » : une sorte d'aiguillage erroné des sentiments de l'analysant, dirigés au présent sur la personne de l'analyste, alors qu'ils relèveraient des relations à des figures significatives du passé. C'est la conception du transfert la plus convenue, dont les analystes ont compris qu'elle était trop schématique et que, sous cette présentation positive, elle ratait l'essentiel. L'expérience, désormais séculaire, a montré que, loin de se résumer à une fausse connexion qu'il suffirait de débrouiller, le transfert pose un défi des plus formidables à la conduite du traitement psychanalytique – alors même qu'il fournit le levier décisif du changement dans la vie du patient.

Extrait de la publication

Enfance

On s'aperçoit que ce qui se transfère ne saurait être simplement inféré à partir de l'histoire du sujet, lequel ne va pas simplement reproduire en acte ce qu'il nous aurait auparavant laissé entrevoir en paroles. Tout au contraire : le transfert surgit là où la parole manque. Du fait de cette « aphasie », il est la seule *autre* voie praticable. L'une des dernières contributions de Freud à la neurologie a été un traité sur les aphasies[1], après quoi il s'est intéressé plus intensément à l'hystérie, et à ses liens avec des traumatismes infantiles. Son intérêt pour l'enfance ne marque peut-être pas, en fait, une si grande rupture : *infantia*, concerne l'*in-fans,* « celui qui ne parle pas » ; à ce titre, le latin traduit exactement le grec *a-phasia.* En se déplaçant de la neurologie vers la psychanalyse, ce que Freud aurait, en définitive, opéré, ce n'est pas une rupture, mais une métaphorisation. Une sorte de transfert – le latin *trans-ferre,* trans-porter, comme on sait, c'est en grec *meta-phorein.* Une répétition, donc, mais qui comporte une transformation essentielle, un déplacement radical du plan de l'observation : de la maladie lésionnelle qui prive de la parole (les aphasies sont la conséquence de dommages cérébraux), on passe à l'expression corporelle de l'hystérique, trouble métaphorique, métaphore de son trouble. Ce changement de plan entraîne le nécessaire changement de position du clinicien. Objet de transfert, et découvrant bientôt tout ce qu'il doit à ce transfert

1. S. Freud, *Contribution à la conception des aphasies* (1891), PUF, 1996.

justement, l'analyste ne peut plus s'en tenir au regard clinique. Il se met plutôt en position d'écoute, dans une disponibilité qui ne peut se ramener à la simple bienveillance médicale. Quelque chose de sa propre *in-fantia* se trouve engagé du fait de sa disposition à entendre.

Si, avec le transfert, il ne s'agissait que de la répétition de ce qui est déjà su, on se retrouverait dans une sorte de « jeu de rôles », la mise en scène d'un script dont on aurait pu, tout aussi bien, faire la « lecture ». Or, Freud est bientôt obligé de noter que le transfert n'est pas analogue à la représentation théâtrale : il signifie que le théâtre lui-même est en feu[1]. Ce qui se transfère est de l'ordre de l'acte. S'il y a transfert, c'est à partir de ce qui n'a pas encore trouvé une forme d'élaboration proprement psychique. Dans son rapport à la représentation, le contenu du transfert évoque, jusqu'à un certain point, les six personnages en quête d'auteur de la pièce de Pirandello, qui déjouent toutes les conventions théâtrales du fait de n'être pas encore des personnages. À la recherche d'un auteur, ils cherchent du même coup une scène où pouvoir être, pour une première fois, en représentation[2]. Je dis « jusqu'à un certain point » parce que, comme toute analogie, celle-ci a ses limites : pour les spectateurs que nous sommes, les personnages de Pirandello sont, malgré tout, inscrits dans une trame narrative, ils parlent, ils peuvent décrire ce qu'ils veulent mettre en

1. S. Freud, « Remarques sur l'amour de transfert » (1914), *OCP* XII, PUF, 2005.

2. Je reviens sur les personnages pirandelliens dans « Moments de grâce. Présence et élaboration de l'"impassé" », M. Gagnebin, J. Milly, (dir.), *Michel de M'Uzan ou le saisissement créateur*, Champ Vallon, « L'Or d'Atalante », 2012.

scène. Le « théâtre dans le théâtre » n'en est pas moins du théâtre. Dans l'analyse, alors même qu'on procède avec la plus grande rigueur méthodologique, on sera, tôt ou tard, conduit hors scène, vers des *quartiers aux rues sans nom*. Des lieux où la représentation fait véritablement défaut, où les cartes topographiques de l'âme deviennent approximatives, puis se brouillent et finissent par disparaître.

On dira : n'est-ce pas toujours le cas ? N'est-ce pas, en l'occurrence, la définition même de l'inconscient ? Oui et non. Il y a bien des plans psychiques inconscients où les représentations sont effacées, ou alors transformées, déformées par l'œuvre d'un refoulement dit « secondaire ». Le brouillage des repères ressemble alors à la tactique des Vénitiens à l'approche des armées de Napoléon, ou des habitants de Prague lors de l'invasion soviétique, qui, pour confondre l'envahisseur, ont arraché les noms de rues. Cela a sans doute compliqué le travail des intrus, les rues étaient cependant toujours là, de même que les cartes ; il n'était donc pas impossible de s'y retrouver. L'analyse conduit un jour jusqu'à d'autres plans inconscients, où « quelque chose » se *présente* sans avoir de correspondant du côté de la *représentation* psychique. Dans ces quartiers, les rues n'ont jamais eu de nom ; d'ailleurs, ce ne sont même pas des rues, mais des traces incertaines sur des sentiers difficilement praticables. Il n'y a là rien qui s'achemine aisément vers la parole ; des éléments non encore traduits, peut-être faudrait-il dire non encore *transduits*, puisqu'il ne s'agit pas, dans ce cas, d'opérer de passage d'un langage à un autre. Le travail ne correspond alors à aucune des trois sortes de traduction identifiées

Extrait de la publication

par Jakobson[1] – intralinguistique (dire en d'autres mots), interlinguistique (dire dans une autre langue) ou intersémiotique (passer d'un système de signes à un autre). L'expérience suggère que nous avons plutôt à réaliser une transposition – un transfert – dans des formes sémiotiques ou linguistiques de ce qui n'était que trace, marque anonyme et radicalement étrangère, comme le bloc « chu d'un désastre obscur » du poème de Mallarmé.

★

Le désastre est chaque fois unique, et il n'y a pas toujours lieu – malgré le vocabulaire choisi – de supposer à l'arrière-plan une histoire tragique ou spectaculaire. « Désastre » évoque la mauvaise étoile, il pourrait aussi bien se dire « sidération » psychique (on reste dans les corps célestes). Ce qui, à son tour, appelle, tout à l'opposé, le mouvement de naissance du désir – le *desiderium* est, littéralement, une dé-sidération. Les facteurs de la sidération sont ce que nous appelons couramment des traumatismes, dont l'effet est précisément d'enrayer le fonctionnement psychique en plongeant le traumatisé dans l'indicible, où l'élaboration psychique cède le pas à la contrainte de répétition. Mais tous les traumatismes ne sont pas de l'ordre du tragique. Le traumatisme peut, tout aussi bien, être ce que j'appellerais un « moment de grâce ». Ce qui rend un moment traumatique, c'est l'irruption – laquelle

1. R. Jakobson, « Aspects linguistiques de la traduction » (1959), *Essais de linguistique générale*, traduit par N. Ruwet, Éditions de Minuit, 1963.

Extrait de la publication

irruption peut, éventuellement, inspirer la création d'une œuvre. Le lyrisme de l'expression ne doit pas ici faire illusion : l'inconscient, où nous avons affaire au non-représenté, demande un travail analytique qui ne comporte rien d'héroïque. C'est, le plus souvent, un travail patient, une tolérance répétée à la répétition. L'analyste, ayant admis qu'il n'y a pas de langage avant le langage, pour reprendre ce que dit Merleau-Ponty, patiente jusqu'à ce que l'analysant profère, un jour, quelque chose d'inédit, nomme quelque chose qui était resté jusque-là innommé.

Ernst Cassirer, dans *Langage et mythe*[1], écrit que, devant un fait marquant, le « sauvage » profère une exclamation en même temps qu'il invente le « dieu du moment » – selon l'expression qu'il emprunte au philologue et mythologue Usener. Dans le développement de la culture, *logos* et *mythos*, nés d'un même trait, dériveront lentement dans des directions divergentes. Sous certains aspects, ils restent cependant très proches : la parole est chargée de mythe, de magie et le mythe nomme, désigne, explique. Ce qui se vérifie constamment dans l'expérience analytique, c'est que discours et fantasme, *logos* et *mythos,* sont inséparables, surgis tous deux de la strate originaire de l'événement[2]. Le geste, sans équivalent verbal immédiat, peut alors servir de point de passage à une communication dont les sens multiples

1. E. Cassirer, *Langage et mythe* (1925), traduction de O. Hansen Love, Éditions de Minuit, 1973.

2. Piera Aulagnier a montré qu'une disjonction entre discours et fantasme ne se vérifie qu'avec le discours délirant qui essaie de rendre compte, sans l'intermédiaire du fantasme, des éprouvés originaires. Cf. *La Violence de l'interprétation,* PUF, 1975.

Extrait de la publication

ne se déploieront qu'après coup, dans la suite de l'analyse, et dans la post-analyse qu'est, pour l'analyste – mais ce peut être aussi pour l'analysé – le moment de l'écriture.

J'appelle « post-analyse » le moment de l'écriture par l'analyste, pour marquer que, en dépit de son apparente fonction rétrospective, il fait partie intégrante de l'analyse. La « chose » qui a commencé à s'élaborer en séance poursuit son chemin sinueux dans le travail de pensée de l'analyste qui a besoin de dire et, par là, de perlaborer ce qui a, pour lui, constitué une irruption[1]. Par une écriture métapsychologique, ou littéraire, il s'agit d'ancrer plus solidement encore dans la représentation, du côté du *logos*, ce qui a déjoué, pour un temps parfois long, toute mise en pensée, et a tenu, à travers le geste, le rôle du mythe dans le modèle de Cassirer. Si cette conception de l'écriture analytique est juste, cela signifie que l'analyste a lui-même été aux prises avec un indicible, dont il a été le passeur dans l'exercice même de son art. En d'autres mots, il y a lieu de penser que, dans la pratique ainsi conçue, tout ce que l'analyste dit (ou, plus rarement, fait) n'a pas nécessairement à être conscient pour produire un effet analytique.

Une objection surgit aussitôt : ne sommes-nous pas en train d'infirmer la règle qui veut que tout analyste se soit d'abord lui-même soumis à l'analyse ? À quoi lui servirait d'être analysé s'il peut produire des « actes analytiques » en dehors de la pleine conscience ? Pour répondre, je suis amené à distinguer, au sein de l'analyse, entre ce qu'on

1. D. Scarfone, « Live Wires : When is the Analyst at Work ? », *International Journal of Psychoanalysis,* volume 92, 2011, pp. 755-759.

Extrait de la publication

pourrait appeler une dimension *explicitante,* c'est-à-dire contribuant à une connaissance des contenus psychiques, et une dimension *performative,* produisant des effets qui ne sont pas directement liés à cette prise de connaissance ou, en tout cas, n'en découlent pas en droite ligne.

Les deux dimensions ne sont, bien entendu, que des prototypes idéaux, abstraits, que nous distinguons ici afin de nous aider à voir clair dans ce qui se présente, en réalité, dans un mélange inextricable. La dimension explicitante appartient au moment de l'analyse que nous décrivions comme procédé méthodique, jetant les lumières de la raison sur une matière qui, déformée par le refoulement, peut sembler irrationnelle, mais n'en obéit pas moins à une logique inconsciente – à découvrir. La dimension performative renvoie, de son côté, à ce qui, dans la situation analytique, produit des effets réels sans qu'on puisse les attribuer avec certitude à telle ou telle interprétation de la part de l'analyste. Voudrait-on rendre compte rationnellement de ces effets en examinant la part explicitante qu'on en viendrait immanquablement – si on appelait différents analystes à se prononcer sur ce qui s'est réellement passé – à des conclusions différentes, voire divergentes. On pourrait dire que l'explicitant, qui relève de l'héritage des Lumières, opère en produisant ce que Freud appelait des « représentations d'attente[1] », tandis que le performatif concerne ce qui viendra effectivement habiter ces représentations d'attente, en excédant, nécessairement, la part explicitée du refoulé. Les deux aspects se combinent dans ce que Freud

1. S. Freud, « Sur la dynamique du transfert » (1912), *OCP* XI, PUF, 2009.

Extrait de la publication

nomme *Bewustwerden*, mot à mot « le devenir conscient », qui ne se résume en effet pas à une question de mise en mots. La parole gagnée sur l'*in-fantia,* l'aphasie originaire, transporte bien plus que la seule dimension sémantique. Le signe qui accède au statut de symbole conserve son poids de chair, alors même qu'il s'insère dans une chaîne désormais accessible à la conscience. Le verbe se fait chair[1], et le sang circule à nouveau dans le discours dorénavant incarné.

Ce serait une contradiction dans les termes si l'analyste prétendait détenir le chiffre de cette incarnation. Ceci dit, je ne plaide pas pour un non-savoir béat de l'analyste, mais bien pour ce savoir paradoxal qui résulte, d'une part, d'un « refusement » de savoir – pour reprendre la formulation de Jean Laplanche –, d'autre part, de l'impossibilité d'atteindre à une complétude de ce même savoir. Laquelle, si tant est qu'elle soit possible, correspondrait à la totalisation de l'autre, de l'analysant, une totalisation absolument contraire à l'éthique psychanalytique. Comme j'essaie de le montrer plus loin à partir de deux textes fondamentaux, l'un de Freud, l'autre de Winnicott, quelque chose, au terme d'une analyse, conduit vers un dehors de l'analyse elle-même. En tirant vers sa fin, l'analyse ne se referme pas sur une connaissance acquise – on se demande d'ailleurs ce que l'analysant pourrait bien en faire : la ressasser pour le restant de ses jours ? La porter comme un viatique ? Les acquis d'une analyse s'ouvrent sur des possibilités multiformes, dont l'analyste ne peut rien savoir, n'a d'ailleurs rien à savoir.

1. Cf. F. Gantheret, « La chair des mots », *Moi, monde, mots,* Gallimard, « Tracés », 1996.

Extrait de la publication

2

Suite lunaire

I

Un enfant de six ans marche dans la nuit douce de novembre, le bras étendu, accroché à un coin du châle qui descend jusqu'à la taille de sa mère. Son frère, encore bébé, est bien au chaud dans les bras maternels. Le ciel est clair et il ne fait pas trop froid. Ils n'ont qu'une centaine de mètres à parcourir dans la rue déserte. Ils avancent en silence, après une soirée passée en conversations animées, potins, souvenirs, histoires drôles et autres palabres dans la maison du grand-père maternel. Il faisait chaud au corps et à l'âme s'y retrouver, comme chaque soir, tous assis autour du brasero. Mais, à sa grande déception, vient toujours le moment où le grand-père décrète qu'il est temps pour chacun d'aller dormir, qu'il doit se lever tôt le lendemain, ce qu'il recommande aux autres car, répète-t-il, *Chi dorme non piglia pesci* – Qui dort n'attrape pas de poissons.

L'enfant devait donc chaque fois se résigner à affronter le froid de la nuit et, surtout, à retourner chez lui, où, faute d'entretien, le feu avait dû s'éteindre dans l'âtre. Marcher dehors dans la nuit d'automne (il saura plus tard qu'il

Extrait de la publication

n'était en fait jamais que huit ou neuf heures du soir), cela lui semblait toute une affaire, d'autant qu'à la maison le père manquait, parti depuis peu chercher du travail dans la lointaine Amérique. L'enfant se tient donc d'habitude tout près de la mère, comme pour perdre le moins possible de la chaleur qui lui a collé au corps près du joyeux brasero. Mais ce soir-là, il traîne un peu derrière, la tête dévissée vers les toits, au-dessus desquels il vient de découvrir un compagnon de route inattendu.

Il ne sait tout d'abord quoi penser de sa découverte ; il lui faut obtenir de la mère les motifs de ce compagnonnage. Après s'être assuré une dernière fois de la justesse de son observation, il finit par demander : « Pourquoi la lune marche-t-elle avec nous ? » La mère a beau essayer de le convaincre que ce n'est qu'une illusion, il n'en démord pas : il vérifie une fois de plus. Oui, la lune les suit vraiment ! La preuve : elle vient de passer derrière une cheminée, puis derrière un lampadaire, pour se retrouver toujours au-dessus de leur tête. Et si on recule, elle en fait autant. Nul doute, la lune marche avec eux.

Un peu plus tard, il entend une discussion fort animée entre deux hommes, l'un est catholique et démocrate-chrétien, l'autre athée et communiste. Ce dernier pavoise : l'URSS vient de placer dans l'espace une nouvelle lune. Spoutnik démontre bien, dit-il, que Dieu n'existe pas, autrement il n'aurait pas permis qu'on envoie un engin dans son ciel. L'autre rétorque que ce ne peut être que de la propagande soviétique, le ciel appartient à Dieu et personne ne l'en délogera. L'enfant rentre perplexe à la maison. Qui croire ? Lorsque, plus tard encore, dans les premières

Extrait de la publication

images de télévision qu'il voit, on présente une simulation du vol orbital de la petite chienne Laïka, il est obligé de déplacer Dieu bien plus loin, ou ailleurs. Spoutnik et Laïka dominent désormais le ciel familier.

En 1969, l'ancien enfant assiste, aussi excité que tout le monde, à la retransmission du « petit-pas-pour-l'homme » de Neil Armstrong. Il ne se souvient pas alors de son illusion d'enfance, mais il se demande, un peu triste, si l'on ne vient pas de dépouiller la lune de sa magie. A-t-on désenchanté le ciel ? Poètes et rêveurs devront-ils faire le deuil de la belle lanterne suspendue au-dessus de leurs songes ?

II

La question est archi-usée : la psychanalyse relève-t-elle de l'art ou de la science ? Quelle part la méthode rigoureuse y tient-elle par rapport à l'invention, au bricolage improvisé ? L'on doit pouvoir occuper là-dessus, me semble-t-il, une position qui se démarque de la logique binaire du « ou bien, ou bien » comme du simple amalgame. Cette position prendrait appui sur l'observation que, tout comme dans l'interprétation du rêve, l'analyse la plus « typique », menée avec rigueur, ne se résout pas à la manière d'une équation, mais conduit, tôt ou tard, ses protagonistes vers de l'imprévu[1], de l'inconnu. Vers l'ombilic. Béance du sens où le chemin n'est plus balisé. L'imprévu, il va sans

1. Jacques André en rend compte de belle façon dans *L'Imprévu en séance*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 2006.

dire, tient tout autant aux zones de matité psychique de l'analysant qu'à ce qu'il est convenu d'appeler les points aveugles de l'analyste. Les « inconnues » de l'analysant et de l'analyste se rencontrent en un lieu limite, à un moment critique. Les associations se font alors plus rares et moins maniables ; l'affect massif, quand ce n'est pas l'agir, occupe la place, et exige une réponse ; le travail d'interprétation en devient inopérant. Freud, comme on sait, pense qu'à défaut de matériel mnésique on peut recourir à une construction, laquelle supplée à l'incapacité de l'analysant à se remémorer. Mais il reste que, pour filer la métaphore archéologique, cela ne procure que des morceaux manquants, comme dessinés en creux entre les morceaux retrouvés : « Il faut que, d'après les indices échappés à l'oubli, [l'analyste] devine ou, plus exactement, *construise* ce qui a été oublié[1]. » Les constructions freudiennes ainsi décrites n'interviennent pas spécialement dans des moments de crise. Je m'intéresse ici à des situations où le contenu de l'analyse, à l'instar de celui du rêve, se rattache à du non connu. Les constructions qu'on fait dans ces circonstances-là en sont-elles vraiment ? Ne seraient-elles pas plutôt des *créations,* puisque les deux partenaires assistent à l'émergence de quelque chose d'absolument inédit, que rien du travail d'analyse ne laissait prévoir ? On a alors le sentiment d'être au plus près de *la chose* – on sait combien il est vain de chercher à en rendre compte de façon fidèle.

On mentionne souvent le fameux « Je me suis alors

1. S. Freud, « Constructions dans l'analyse » (1937), *Résultats, idées, problèmes*, t. II, PUF, 1985, p. 271.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication